

**LEVAC, Roger (2005) *L'affaire Pluche, Sudbury, Prise de parole*, 251 p.
[ISBN: 2-89423-147-4]**

«*Peu importe ce qui s'est réellement passé ici.*» (p. 248)

Dans son dernier roman, le Franco-Ontarien Roger Levac nous met sur la piste d'assassins en peluche, en compagnie du journaliste Bruno Boulay. Enquête «policrière» peu ordinaire, *L'affaire Pluche* débute dans une atmosphère de mystère qui accroche tout de suite le lecteur. Le roman se déroule à travers le point de mire d'un appareil Leica, l'oeil de la caméra devenant, en quelque sorte, la focalisation zéro.

Comme le disait Samuel Taylor Coleridge, *a willing suspension of disbelief* est nécessaire, surtout dans les premiers chapitres, pour dénouer le fil de l'intrigue. Qui sont ces meurtriers à la source des décès inexplicables qui se multiplient de par la ville? Que font ces nounours en peluche sur les lieux du crime? Qui est cette petite Ursule qui laisse entrevoir au psychiatre un monde de vulgarités et de sexualité malsaine, habituellement inconnu des enfants? Qu'est cette momie qui se désagrège en plein désert, non sans être capturée par le Leica qui semble agir de lui-même, sans l'intervention du journaliste-photographe? Les pistes se multiplient, et, presque malgré lui, le lecteur emprunte la focalisation de la lentille-photo pour s'enfoncer dans un monde où rien n'est ce qu'il semble être.

Bruno Boulay, aidé de sa petite amie Simone, gendarme de sa profession, suit des pistes qui semblent le ramener à une fabrique d'ours en peluche, la compagnie N'nours, dirigée par le père de la petite Ursule. Déchiré entre les indices que lui procure son Leica-adjutant, semble-t-il omniscient, et les raisonnements logiques de Simone, qui lui offre un point d'ancrage dans la réalité, Boulay choisit de s'infiltrer dans «la Boîte» qui «arnaque les débiles: [elle] ramasse la lie des psychiatisés lâchés par l'État, qui s'est défait de ses responsabilités. Sa méthode? Prise en tutelle, univers carcéral» (p. 128). Les «employés», calmés à coups de médicaments et d'électrodes, fabriquent des ours le jour et se déchaînent la nuit, transformés en zombis meurtriers. Un rituel nocturne *cum* lavage de cerveau prônant la grande race des ours qui

avait, depuis la nuit des temps, dominé le monde, permet au directeur, soit fou soit l'incarnation du mal, de lâcher ces âmes damnées sur ses innocentes victimes:

[...] le mal est plus sûr que le bien. Tout le reste est un rêve [...] la souffrance est la seule chose de sûre [...] L'acte de mourir vaut bien l'acte de vivre... L'envers vaut bien l'endroit... Le désordre vaut bien l'ordre. Tu ne l'as pas encore compris que la mort est le raffinement suprême de la vie? (p. 236-237)

À l'intérieur d'un genre littéraire normalement réservé au simple plaisir d'un bon récit articulé selon le schéma narratif traditionnel (situation initiale – bouleversement – déroulement – situation finale), Roger Levac parvient à aborder la thématique du mal et de la folie, qu'il souligne également à travers les champs lexicaux, sans pour autant se lancer dans un thriller psychologique. Nous y percevons une intertextualité intéressante avec les nombreux reportages sur les orphelinats de l'époque de Maurice Duplessis au Québec, sur des opérations auxquelles étaient soumis les handicapés mentaux en Alberta ou sur les cultes sataniques.

Roger Levac fait preuve d'une superbe maîtrise de la langue pour transmettre la sensation d'entre-deux qui domine son roman. Professeur à la retraite, il démontre son plaisir à jouer avec les mots, plaisir qui se transmet à ses lecteurs. Les négatifs abondent, comme par exemple «jamais d'indice [...] Je ne peux rien faire contre. Sauf la photo» (p. 106). De concert avec le champ lexical de la violence et de la maladie mentale, celui de l'illusoire, du doute est prisé. Ainsi, dans un seul paragraphe, pouvons-nous relever les mots et expressions: euphémisme, délire, déconcertantes, absurdement, déformées, parfaite illisibilité, semblant de logique, embrouilles, sentait le faux, témoignages bidon, flous à force d'être précis, dénaturer (p. 76-77). En fait, la phrase de Boulay qualifiant l'enquête menée par la gendarmerie peut s'adresser tout aussi bien au roman de Roger Levac: «Comme si les agents qui les avaient écrites s'étaient amusés à égarer un lecteur de bonne foi». Comme docteur Morest, le psychiatre, Roger Levac «[est] passé maître dans l'art du contour et des ombres, du vague et de l'ondoyant, du flou et de la sourdine» (p. 211).

Il en résulte un roman noir où s'inversent fantastique et réalité sur une trame narrative classique, où le Leica nous

prend en main, les lecteurs comme Boulay, pour nous mener au dénouement de l'intrigue alors que la conclusion réinsère un soupçon de paranormal – ou est-ce un brin de folie, d'obnubilation? – pour nous garder en suspens: «qui pourrait confirmer qu'il n'y a qu'une vérité dont il faudrait se contenter?» (p. 248).

Eileen Lohka
University of Calgary

**LÉVEILLÉ, J. R. (2003) *Nosara ou le volume de l'identité, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 220 p.*
[ISBN: 2-921347-74-1]**

J.R. Léveillé est sans aucun doute la voix la plus entendue et la plus respectée de la francophonie canadienne hors Québec depuis Gabrielle Roy. Il est aussi l'auteur le plus prolifique. *Nosara ou le volume de l'identité* est le treizième récit (il publie depuis 1968) d'un écrivain qui passe avec une aisance naturelle non seulement du genre romanesque au genre poétique, mais de la fiction à la non-fiction, à savoir l'essai et des textes de facture savante.

La quatrième de couverture du roman identifie J.R. Léveillé comme «un auteur nord-américain de langue française né à Winnipeg» qui publie «au Canada et en Europe». Ce paratexte a pour but d'étendre la portée de l'œuvre bien au delà des frontières manitobaines, de l'inscrire non pas dans le seul devenir d'une minorité, mais dans le devenir de la société occidentale. Quand on considère, en plus, que le cadre de toute l'intrigue romanesque est l'avion menant le narrateur héros au Costa Rica, puis à la station balnéaire de Nosara et ses environs, on ne peut que conclure à la hantise de l'auteur d'être associé à une littérature de type régionaliste.

Cela est d'autant plus vrai que ce que travaille J.R. Léveillé dans ce roman est moins l'anecdote narrative qu'un réseau riche et varié de thèmes et de formes qui se donne à lire plus sur le mode du poème que sur celui du récit. La structure de la substance littéraire, tressée au hasard de l'inspiration, montre de manière performative – et sur le mode jouissif –